

# REJOINDRE LE POLITIQUE

*In fine*

Guy Dana

Le point vif de la question qui est posée, ce sur quoi pour ma part je souhaite insister, c'est que l'analyse est une traversée autant du transfert que du langage et qu'elle suppose un mouvement qui va vers une essentialisation.

Si nous gardons ce fil rouge de l'essentialisation, vers les nombres premiers comme il est dit en mathématiques alors beaucoup de choses peuvent se décliner qui vont dans la même direction.

1 Ce qu'en premier lieu, on peut attendre d'une analyse, c'est de se déprendre d'une *fidélité* inconsidérée, c'est de subvertir les signifiants liés à l'Autre ; inconsidérée veut dire qu'elle n'avait pas été jusqu'alors interrogée ; il faut donc à certains égards *se trahir*, pour conquérir cette liberté particulière à l'analyse qui est sans communes mesures et qui est d'abord une liberté de penser. Autrement dit se tourner un peu plus résolument vers les autres, pour entendre ce qu'il ou elle dit, pour être avec, c'est le but aussi simple puisse-t-il paraître, peut-on alors évoquer une présence à l'autre inédite ? C'est en effet ce qui devrait s'espérer.

Le névrosé, c'est l'étourdi, l'oublieux celui ou celle qui n'écoute pas, toujours ailleurs dans les pensées, captif de l'imaginaire et à ce titre, on peut attendre de l'analyse, une réduction de l'imaginaire, de tout ce qui est fausement totalisant ; on peut attendre aussi que la question du phallus, pierre d'angle classique de la clinique analytique, ne se conjuguera plus avec le verbe être, mais avec le verbe avoir ce qui orienterait différemment le conflit psychique.

Essentialiser va dans ce sens.

Pour approcher ce mouvement décelable dans le travail que nous menons avec les névrosés, il n'est pas inutile de le confronter avec ce qui se passe dans la psychose où il y a au contraire comme un trop de lucidité, un trop de présence ou de proximité ; la psychose ça plombe, au point que l'intention ici serait plutôt de distraire, d'alléger, de se distancier, tâche comme vous le savez délicate ; là où avec nos patients psychosés, il s'agit de refermer, de construire l'intime, de gagner en silence ou en énigme supportable, avec les névroses c'est un mouvement d'une certaine façon inverse qu'il faut conduire pour se rapprocher des choses et des gens.

*Mieux il sera analysé, dit Lacan, plus il sera possible qu'il soit franchement amoureux ou franchement en état d'aversion, de répulsion sur les modes les plus élémentaires des rapports des corps entre eux par rapport à son partenaire*<sup>1</sup>.

Remarque qui illustre me semble-t-il parfaitement ce mouvement vers une essentialisation

C'est un ici et maintenant pleinement assumé que porte le qualificatif *franchement*, un engagement, loin si possible, des tergiversations de la névrose et qui renvoie, comme une sorte de vertige rétroactif à l'idée que *in fine* que l'Autre n'existe pas<sup>2</sup> ! Cela ne peut se comprendre, me semble-t-il que rétroactivement, par la grâce du futur antérieur là où auparavant la névrose de transfert avait en quelque sorte pris ses quartiers ; autrement dit, l'Autre n'existe que parce que la situation de transfert l'avait fait exister. La formule de

---

<sup>1</sup> J.Lacan : Séminaire VIII Le Transfert, séance du 8 mars 1961 SEUIL, p, 220

<sup>2</sup> J. Lacan : Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits, SEUIL, p, 826

Lacan : *le transfert est la mise en acte de l'inconscient* est en ce sens, éclairante. Au-delà, lorsque le transfert chute, lorsque la prégnance de l'Autre chute, alors il devrait être possible qu'une relation plus immédiate, plus vraie voit le jour.

**2** Cela suppose que l'analyste soit plus fort que le symptôme ce qui touche au second point d'essentialisation car plus fort que le symptôme veut dire qu'il ne le vise pas en propre. Plus fort veut dire ne pas répondre dans l'adéquation, décentrer de telle sorte, comme le dit Freud, que la guérison s'obtienne comme *bénéfice annexe*<sup>3</sup>.

Nous sommes ici comptables de la méthode : l'analyse ne travaille pas frontalement avec les symptômes ; son intention, à certains égards, les dépasse, va au delà ce que Freud va traduire dans une note de bas de page du Moi et du Ça qui a été discutée dans ce cartel en particulier avec Sylvie Benzaquen : *la tâche de l'analyse n'est pas de rendre impossibles les réactions morbides mais d'offrir au Moi du malade la liberté de se décider pour ceci ou pour cela*<sup>4</sup>. Autrement dit, le geste de l'analyste vise le décidable un espace conquis en l'Autre et ce avant toute décision.

Sur ce point, Lacan voisine avec l'esprit de Freud quand il dit que *le but de l'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes, l'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on est empêtré*<sup>5</sup>. Et avec ce mot *empêtré*, on peut rappeler ce que Freud écrivait à Lou Andreas-Salomé dans une lettre de 1915 / *Ce qui m'intéresse* écrit Freud, *c'est la séparation et l'organisation de ce qui autrement se perdrait dans une bouillie originare*<sup>6</sup>. Là encore se fait entendre une intention de clarification, de simplification. Il s'agit d'essentialiser, de gagner sur le chaos, sur la confusion et surtout de gagner en espace faire valoir le *stabilitat* comme dit Lacan.

L'analyse aboutit à considérer deux poids et deux mesures : face à ce travail d'essentialisation le symptôme est d'une certaine façon poussé à se déplacer, à *se mettre en quête* selon la belle formule du philosophe, Samuel Trigano *d'une habitation malgré la privation de toute résidence*<sup>7</sup>.

A terme c'est la jouissance qui s'y rattache qui se trouve pat comme aux échecs. C'est pourquoi il faut prendre au sérieux ce que dit Freud que la guérison se donne comme *bénéfice annexe*, l'essentiel est ailleurs comme si la ma méthode elle-même jouait sa partie, laissait en quelque sorte sa trace pour éclairer la guérison et non pas la viser.

**3** Au fond, une question insiste qui redouble celle qui nous est posée : ce qui peut s'espérer d'une psychanalyse n'est-il pas congruent non seulement avec la méthode mais peut-on dire avec la technique analytique elle-même, avec en particulier ce qu'apporte la règle fondamentale ? Tout au moins, ce double fond de la technique doit nous servir d'appui.

En outre, il y a chez Freud une intimité entre son travail de recherche et les spéculations que l'homme Freud n'a pas manqué de livrer en diverses circonstances. En sélectionnant deux de ses propos où recherche, applications et spéculations personnelles sont liées, on retrouve ce que Freud pense et qu'il a pu théoriser secondairement. Ces propos se trouvent dans sa correspondance ou dans les cures dont les analysants ont par la suite publié le détail. Ce sont des éléments très précieux sur les finalités de l'analyse de ce qui peut s'en espérer :

---

<sup>3</sup> S. Freud : *Psychanalyse et théorie de la libido*, in Résultats, idées, problèmes, tome II P.U.F. p, 69

<sup>4</sup> S. Freud : *Le Moi et le Ça* in Essais de Psychanalyse PAYOT, p, 294

<sup>5</sup> J.Lacan : Livre XXV *Le moment de conclure*, séance du 10 janvier 1978 (non publié)

<sup>6</sup> Lou Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Gallimard, 1970, p122-123 :

<sup>7</sup> Smuel Trigano *Le temps de l'exil*, PAYOT, p, 32

*Quand je m'installe dit-il à mon travail, je me demande toujours ce qui va arriver et c'est cela qui me pousse irrésistiblement à travailler*<sup>8</sup>

Il y a dans cette remarque le goût de Freud pour la contingence, pour un évènement psychique qui n'est pas prévisible, pour tout ce qui surgit et fait évènement.

Au même titre serait-on tenté de suggérer que la règle fondamentale dont le principe est d'accueillir les idées incidentes sur ce même principe de la contingence : le plus anodin comme le plus sensible. Or il y a dans cet accueil, d'une idée à l'autre, d'une séance à l'autre, un travail de fond qui s'effectue, un travail d'érosion et qui n'est pas le moindre acquis de l'expérience. Ne peut-on pas soutenir qu'à terme ce qui est espéré d'une psychanalyse, modifie profondément la relation à l'inattendu, une relation devenue moins défensive laissant place à une vacuité qui se suffit à elle-même, débarrassée en somme de la tendance à vouloir y parer, à combler. Ici la relation plus pacifique avec l'inattendu supporte aussi l'énigme et la parade n'est plus exclusivement phallique. Le féminin gagne aussi par cette porte.

Les psychoses qui ne s'accommodent d'aucune vacuité et qui, est-il besoin de le rappeler supportent assez mal la règle fondamentale témoignent à l'inverse d'une incapacité à traiter l'inattendu, combler et suppléent par les voix, le délire et, comme toujours permettent à partir des impasses rencontrées d'approcher un peu mieux les névroses.

En somme cette disponibilité à ce qui vient sans suspicion préalable, sans connoter ou orienter le signe de l'évènement d'un surcroît de sens pourrait être un des acquis de l'espérance analytique tout au moins dans une cure de névrosé et, en grande partie directement liée à l'association libre. L'analyse fonctionne à l'envers de la projection, rapatrie la causalité, fait taire la plainte en lui ôtant peu à peu tout argument de jouissance. Et en bref, elle déconstruit tout persécuteur. En définitive il s'agit bien d'un mouvement d'essentialisation qui libère la libido pour de nouveaux investissements.

Un autre point, liée à la règle fondamentale et à l'association libre mérite d'être souligné. Cette fois, la question de la vacuité, n'est pas du côté de l'accueil mais elle est introjectée.

Freud, a constamment le souci d'un espace d'élaboration, il veut respecter l'espace entre les mots autant que les mots et fait ainsi valoir une vacuité, un vide dont on peut dire qu'il est autant limite au discours qu'espace créatif. Ce réel, peut-on dire aussi, il ne s'agit pas seulement de le démasquer selon la formule de Serge Leclair. Il me semble qu'un des enjeux de l'analyse est de parvenir à son introjection pour le rendre créatif. C'est à ce titre que l'expérience analytique devient aussi traversée du langage, traversée de ce qui s'y produit à partir du langage où le couple que forment ensemble espace et langage, réel et symbolique est en travail constant.

Il faut *prendre sur soi de ne pas disputer à l'inconscient sa position dirigeante dans l'instauration de la cohérence* dit Freud<sup>9</sup>, ou encore, il est préférable de ne pas faire intrusion avec ses interprétations ou interventions alors que le patient est en train d'élaborer sous peine de susciter une *frayeur qui sera définitive*<sup>10</sup>.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que la vie psychique est associative. Cela signifie aussi que l'analyse *ouvre* la langue, la déplie, gagne d'une idée à l'autre en *étendue*, permet des extensions inédites, apporte à l'analysant une forme de réjouissance qui n'est pas sans effets sur ses propres trouvailles et qu'il s'agit d'espérer pour le coup qu'il se réapproprie un savoir.

---

<sup>8</sup> Propos rapportés par H.KNØPFMACHER, *Freud and the B'nai B'rith*, in Journal American psychoanalytic association

<sup>9</sup> S ; Freud : *Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse* in La technique psychanalytique, P.U.F. p, 68

<sup>10</sup> S. Freud : *Sur l'engagement du traitement* in La technique psychanalytique, P.U.F. p, 125

Comment ? Et bien par le génie de la langue, par l'équivoque, par l'extension poétique, ou banalement par le lapsus. C'est ici ce qui distingue l'analyse de toute autre méthode où à l'inverse le savoir vient de l'extérieur ; expérience inouïe, de retournement, à condition que l'analyste la conduise avec tact, fasse discrètement entendre cette traversée du langage.

Oui mais comment fonctionne le temps de comprendre ?

Dans le petit discours que fait Lacan aux psychiatres le mot précarité revient très fréquemment et ce que veut dire Lacan avec ce terme qui insiste, c'est que la question du sujet, sujet qui se délègue dans les signifiants qui le représentent est pour l'analysant un instant fugace qui ouvre à l'entendement ; il est éventuellement ponctué par l'analyste. Ce qui est à espérer c'est que l'analysant puisse se réapproprier ce savoir précaire car c'est ce qui conduit l'analyse à se poursuivre. A l'inverse et comme les contraires réciproques, elle trouve à penser les questions de la fin grâce à l'infinitude. Car c'est paradoxalement à partir de ce qui s'énonce comme infinitude au sens d'une résistance indépassable et nommément la question de la crainte d'une féminisation chez l'homme et du pénis-neid chez la femme qu'une issue peut être élaborée !

4 Une autre réflexion de Freud va prolonger la première réflexion sur l'inattendu mais garde des liens avec ce mouvement d'essentialisation. C'est Marie Bonaparte qui rapporte dans un article de juillet 56 de la revue française de psychanalyse ce que Freud lui avait dit au cours d'une séance de travail : « *un jour me dit-il, tout meurt, la pensée humaine comme l'homme. La pensée survie 20 ou 30 ans et puis meurt à son tour* » je répliquais dit Marie Bonaparte *que depuis plus de 3000 ans Homère se lit toujours ! Donc Homère devrait disparaître ! Puis notre culture, l'humanité et la terre !* Et Freud imperturbable répondit : « *pour quelles raisons quelque chose qui émane de l'homme devrait durer alors que l'univers entier périt.* Interloquée par la réponse de Freud, Marie Bonaparte lui rétorque « *ce que vous dites est beau, mais triste !* » et Freud de répondre : « *pourquoi triste, c'est la vie. C'est justement son éternel recommencement qui rend la vie aussi belle<sup>11</sup>.* »

Freud prolonge ici ses idées sur la caducité, sur la *verganglichkeit* déjà évoquée par Claude Rabant et Claire Gillie.

Mais dans ce dialogue, la question est prise par un autre bord et c'est ce que je veux souligner : l'enjeu c'est la viscosité de la libido : si les objets du passé auxquels nous sommes si attachés ne périssaient pas la libido ne serait jamais libre et pour le sujet il n'existerait rien de nouveau.

La disparition des objets est nécessaire afin que la libido libre en investisse d'autres, en invente pourrait-on dire d'autres. L'enjeu d'une analyse serait ainsi de permettre au patient de se détacher des objets du passé et de recommencer. Autrement dit, on cueille l'instant de la création à partir de la perte désinvestie. Cela rappelle une phrase toute simple de Lacan énoncée à Lyon en 1967 : *La psychanalyse, disait-il à l'époque, c'est une chance de repartir<sup>12</sup>* Or là encore, la méthode juxta la visée : recommencer avec chaque patient, mais aussi remiser son énonciation à chaque séance. De plus refaire une tranche avec tel ou tel analyste n'engage pas le même récit. Certains savent peut-être ici que je mets en pratique depuis des années une thérapie des psychoses avec le concours de plusieurs lieux où la question du commencement plusieurs fois renouvelé est centrale. Il y a dans l'analyse une éthique du

---

<sup>11</sup> Propos rapportés par Marie Bonaparte dans un article intitulé : Deux penseurs devant l'abîme, Revue Française de psychanalyse, P.U.F. No 3 juillet/ septembre 1955

<sup>12</sup> J.Lacan : Conférence à Lyon, 1967 Place, origine et fin de mon enseignement, in Mon enseignement, SEUIL, p, 56

commencement dont le véritable enjeu est de rompre la pensée du destin celle que la pulsion de mort affectionne évidemment.

Mais n'est-ce pas là encore congruent avec la technique analytique ?

Se vérifie en définitive concernant ce mouvement d'essentialisation qu'il y a entre l'engagement vers l'autre, l'accueil de l'inattendu, l'introjection d'un vide à visée créatives et l'amour des commencements une synergie que la technique analytique porte en elle. A charge pour l'analyste d'en mesurer les effets et la musique.

5 J'aborde mon dernier point très rapidement trop rapidement, c'est la question du politique. La psychanalyse est politique non pas dans son intention mais dans ses conséquences : subvertir la notion de sujet, lever les interdits de pensée, faire jouer l'inadéquation comme l'incomplétude a nécessairement des effets socialement parlant. Comment diable en serait-il autrement ? Or notre monde est en profonde mutation ; quelque chose se cherche disent les économistes. Très bien mais lorsque le maître moderne interdit le détour, fixe la ligne droite de la performance, son discours ne tend-il pas à effacer l'équivoque, la perspective pour produire une société où seule prévaut la norme, l'objectivation, l'adéquation. N'est-ce pas les contours d'un monde qui balaye la frontière entre les hommes et les choses, interroge Danièle Epstein ?

Un monde pour des individus, détournés qu'ils sont des véritables enjeux, comme hypnotisés par l'objet, surenchérit Annick Galbiati !

Eradication des symptômes pris pour cible, multiplication des fichiers et des caméras, veille de l'opinion, politique sécuritaire, empire de l'évaluation : la réalité en pleine face veut dire qu'elle colle au signifiant. Plus question de métonymies, de métaphores, de rêves, la langue est désormais comme le disait Rabelais, gelée : c'est une novlangue qui peu ou prou nous entoure et chacun doit être transparent et conscient de l'être. Foucault ne s'y était pas trompé avec sa définition du *panoptisme*.

Je crois que les analystes ne peuvent pas rester indifférents à ces profondes mutations car elles génèrent des points aveugles et des interdits de pensée sans précédent. L'analyse aujourd'hui est l'antidote de la modernité. Elle ne cherche pas le retour en arrière mais elle permet l'esquive, la résistance, déjoue les pièges, reconstruit le symptôme là où il se fonde. Je n'hésite pas à évoquer une forme de psychose quand le principe de précaution prend de telles proportions et quelle distance avec cet accueil de l'inattendu à quoi conduit l'analyse ! Antidote, quant la transparence érigée en rhétorique va à ce point à l'encontre de l'origami de la vie psychique ; antidote encore quand la multiplication des normes et des protocoles veut faire plier pour un savoir anonyme ! N'est-ce pas l'envers absolu de cet amour des commencements qui caractérise l'analyse, de cette réappropriation du savoir que nous recherchons pour l'analysant.

Prendre la mesure de ce qui aujourd'hui détourne le conflit psychique, de ce qui induit constamment une promesse de jouissance, de ce qui produit une incarcération du sujet est un impératif absolu partagé par l'ensemble de notre cartel et c'est ce qu'on peut espérer de l'analyste !!

Le 30/01/2010

# CATCHING UP WITH THE POLITICAL

*In fine*

*Guy Dana*

The key point underlying the topic of this colloquium, that upon which I wish to insist, is that an analysis is a crossing through of language as much as the transference, and that it presupposes an essentializing gesture.

If we take essentialization as a guiding thread leading to what mathematics refers to as primary numbers, then a number of points with similar implications arise.

1 That which may be hoped for is to be freed from an ill-considered *loyalty*, to subvert the signifiers bound to the Other. Here “ill-considered” means having remained unquestioned heretofore, and therefore in certain respects it is necessary to *betray oneself* in order to win this freedom that is peculiar to analysis, one that is incommensurate and above all a freedom of thought. Otherwise put, to turn oneself a bit more resolutely towards others in order to hear what they are saying, in order to be-with, such is the goal, as simple as it may seem, may we therefore evoke the heretofore unheard of presence of the other? Such is what should be hoped for indeed.

The neurotic is a person bewildered (*étourdit*), absent-minded, someone who doesn't listen, forever elsewhere, lost in thought, a captive of the Imaginary, and as such we would expect analysis to reduce this Imaginary, to reduce all that is falsely totalizing. We can also hope that the question of the phallus, the classic cornerstone of clinical work, will come to be conjugated with the verb “to have” rather than “to be.”

Such is the course which essentializing takes.

To get an idea of this discernible movement in the work we do with neurotics, it is useful perhaps to compare it to what goes wrong in psychosis, a situation in which there is on the contrary too much lucidity, too much presence or proximity. Psychosis weighs down, to such an extent in fact that the goal in its case would be rather to distract, to lighten, to provide distance: a delicate task as you well know. Whereas what is at stake with our psychotic patients is to close off, forge interiority, achieve a silence or enigma that may be tolerated; with neurotics the movement is in a certain sense the reverse, insofar as it is necessary to conduct them towards allowing themselves to get closer to people and things.

“The better analyzed a person is,” Lacan says, “the more it will be possible for him to be frankly in love or frankly averse, repelled, by the most elementary modes of bodily relations with respect to his partner.”<sup>13</sup>

In my view this remark illustrates perfectly this movement towards an essentialization.

What the descriptor “frankly” conveys is a fully accepted *hic et nunc*, a commitment that is entirely unlike the pussyfootings of neurosis, a reflection back, like a kind of retroactive vertigo, upon the idea that *in fine* the Other does not exist!<sup>14</sup> In my view this can only be understood retroactively, by means of the future interior, there where before the transference neurosis had in a way taken up quarters. Otherwise put, the Other only existed because the situation of the transference had made it so. Lacan's expression in this respect is as follows: “The transference is an enactment of the unconscious” and is, in this sense, clarifying.

---

<sup>13</sup> J. Lacan: Seminar VIII, *The Transference*, Session 8-March-1961, Seuil Edition p. 220.

<sup>14</sup> J. Lacan: “Subversion of the Subject and Dialectic of Desire,” *Ecrits*, Edition Seuil, p. 826.

Beyond it, when the transference falls away, when the pregnancy of the Other falls away, it should then be possible for a relationship (*relation*) that is more immediate and true to be born.

**2** This also presupposes that the analyst be stronger than the symptom, something that touches on the second point regarding essentialization, in that “stronger than the symptom” means that he does not target it in itself. “Stronger” means not responding through adequation, it means decentering in such a way that, as Freud put it, healing occurs as a kind of secondary benefit.<sup>15</sup>

Here we find ourselves acting as the accountants of the method: Analysis does not work with symptoms head on, its intention, in certain respects, surpasses them, goes beyond, something Freud would give a version of in a footnote to a page in the *Ego and the Id* which has already been discussed in this cartel, by Sylvie Benzaquen in particular: “The task of analysis is not to make morbid reactions impossible, but rather to offer the patient's Ego the freedom to opt for one thing or another.”<sup>16</sup> Otherwise put, the movement of analysis targets that which is decidable, a space conquered in the Other prior to all decision.

Lacan touches on the gist of Freud's point in this regard when he says that “the goal of analysis does not consist in freeing us from our *sinthomes*, analysis consists in coming to know (*savoir*) why we are enmeshed in them.”<sup>17</sup> This word “enmeshed” recalls something Freud wrote in a letter in 1915 to Lou Andreas-Salome: “What interests me,” he writes, “is the separation and organization of that which otherwise would be lost in a primordial soup.”<sup>18</sup> Here as well an intention towards clarification and simplification may be heard. At stake is essentializing, winning out over chaos, confusion and, above all, gaining space, laying claim to what Lacan called the “*stabilitat*.”

Analysis is ultimately to be viewed as having double standards: faced with such a work of essentialization, the symptom is in a way forced to displace itself, to “go out in quest,” as the philosopher Samuel Trigano so aptly put it, “of a habitat, despite being deprived of all lodging.”<sup>19</sup>

In the end it is the *jouissance* that is attached thereto that finds itself in a stalemate, as in a game of chess. That is why it is necessary to take Freud seriously when he says that healing is a “side benefit,” the essential is elsewhere, as if the method itself were having its turn, leaving in a way its trace in order to shed light on healing, rather than aiming for it.

**3** In the end, a question insists that is the double of the one we have been asked: Isn't that which may be hoped for from a psychoanalysis congruent with not only the method but also, we might say, with analytic technique itself, in particular with the challenge offered by the fundamental rule? We may at the very least use this dual ground of analytic technique as a means of support.

Furthermore, there is a certain closeness between Freudian research and the various speculations which the Man Freud could be counted on to deliver in various circumstances. By selecting two of his quotes where research, applications and side speculations are intertwined, we can unearth what Freud theorized secondarily. These quotes are to be found in his correspondences, and in later publications by patients about their analyses with him, and

---

<sup>15</sup> S. Freud: *Psychanalyse et théorie de la libido*, in *Resultats, idées, problèmes*, Book II, PUF, p. 69.

<sup>16</sup> S. Freud: *The Ego and the Id*, in *Essais de psychanalyse*, Editions Payot, p. 294.

<sup>17</sup> J. Lacan: Book XXV, *The Moment of Concluding*, 10-January-1978 (unpublished seminar).

<sup>18</sup> Lou Andreas-Salome, *Correspondance with Sigmund Freud*, Gallimard, 1970, pp. 122-23.

<sup>19</sup> Samuel Trigano, *The Time of Exile*, Edition Payot, p. 32.

they provide invaluable insights into the ends (*finalités*) of analysis, of that which we may hope for from it:

“When I sit down to do my work,” he writes, “I always wonder what is going to happen, and that is what drives me irresistibly to do it.”<sup>20</sup>

This remark evinces Freud's taste for contingency, for an unforeseeable psychological event, for all that abruptly surfaces and constitutes an event.

At the same time we might be tempted to suggest that the fundamental rule, whose principle is to welcome such incidental ideas, is based on this same principle of contingency: every idea be it meaningful or worthless. And yet within this welcoming, from idea to another, from one session to another, a fundamental work, a work of erosion, is taking place, something that is in no way given to experience. Might we not assert therefore that in the end what is to be hoped for from an analysis profoundly modifies the relationship to the unexpected, making it a relationship less defensive, ceding room to a vacuity that is sufficient unto itself, rid in other words of the tendency to want to block the unexpected, fill it in. This more peaceful relationship with the unexpected can also withstand enigma, and the strutting display is no longer exclusively phallic.

The psychoses, which brook no vacuity and which, as if a reminder of this were needed, have difficulty tolerating the fundamental rule, are like reverse testaments to an incapacity to deal with the unexpected. They fill it in and supplement it with voices, delusions and, as always, enable a closer approach to the neuroses by means of the impasses encountered therein.

In short, one of the gains which might be hoped for from analysis which is directly tied in large part to the fundamental rule, at least in the cures of neurotics, is this openness to the previously unexpected, this refrain from connoting or orienting the sign of the event with a surplus of meaning. Analysis operates on the flip-side of projection, it repatriates causality and silences complaints by gradually robbing them of the jouissance upon which their arguments are based. In short, it deconstructs every persecutor. In definitive terms therefore, it is about a movement of essentialization that frees up the libido for new investments.

Another point that is bound up with the fundamental rule and free association is worth emphasizing. As before it pertains to the question of vacuity, though it is not on the side of a welcoming, but rather on that reintroduces of introjection.

Freud is constantly worried about creating a space for working through, he wants to show as much respect to the space between words as words themselves, and in this way he gives meaning to a certain vacuity, a void that may be said to be as much a limit of discourse as it is a space of creativity. It might also be said that what is at stake here is not only to unmask this Real, as per the expression by Serge Leclaire, but rather, it seems to me, one of the challenges of an analysis is to achieve its introjection in a way that will render it creative. It is in this sense that the experience of analysis becomes also a crossing through of language, of that which is created therein based on language, a place where the couple formed by space and language, Real and Symbolic, are constantly worked. One must “assume responsibility for not disputing the unconscious' directorship position in the institution of coherent meaning,”<sup>21</sup> Freud says. It is better not to intrude with one's interpretations and interventions whilst the patient is in the process of working through, under penalty of evoking a “neverending terror.”<sup>22</sup>

---

<sup>20</sup> Statement reported by H. Knopfmacher, “Freud and the B'nai B'rith” in the *Journal of the American Psychoanalytic Association*.

<sup>21</sup> S. Freud: “The Handling of the Interpretation of dreams in Psychoanalysis,” in *La Technique Psychoanalytique*, PUF, p. 68.

<sup>22</sup> S. Freud: “On the Entry into Treatment,” in *La Technique Psychoanalytique*, PUF, p. 125.

What does this mean? That psychical life is associative. It also means that analysis *opens* language up (*la langue*), unfolds it, from one idea to the other affords it more *expanse*, enables unforeseen extensions, gives the analyzand a form of re-enjoyment (*réjouissance*) that has its effects upon his own discoveries, and we can hope that he reappropriates a knowledge (*savoir*) of himself thereby. How? Well, via the genius of language, via equivocation, via poetic expanse, and also, more mundanely, via slips. It is this that distinguishes analysis from all other methods, where knowledge arrives from the outside. It is an experience of the unexpected, subject to the condition that the analyst conduct the analysis with tact.

Indeed, but how does the time for understanding work?

In the short speech Lacan addressed to psychiatrists the word “precariousness” frequently appears. What Lacan means by this insistent term is that the question of the subject, (the subject who is delegated in the signifiers representing him, the subject who is for the analyzand a fleeting instance that opens onto understanding), is eventually punctuated by the analyst. That which is to be hoped for, is that the analyzand be able to reappropriate this precarious knowledge, insofar as it is what drives the pursuit of the analysis. Inversely, like reciprocal opposites, he becomes able to think the questions of the end thanks to infinity. For it is paradoxically on the basis of that which is enunciated as infinite in the sense of an unsurmountable resistance, in particular as the question of the fear of a feminization in men and of penis envy in women, that a way out may be worked through!

4 Another of Freud's reflections is both an extension of the first regarding the unexpected, and also maintains ties to the aforementioned movement of essentialization. It was Marie Bonaparte who related, in a July 1956 article in the *Revue Francaise de Psychanalyse*, something Freud had said to her during one of their working sessions: “Everything dies someday,” he said to me, “a man as well as his thought. The thought may survive 20-30 years more, but dies in its turn.” To which Marie Bonaparte says she retorted, “we are still reading Homer after 3000 years! Therefore Homer will have to disappear! And then our culture, humanity and the Earth itself!” To which Freud responded, unperturbed: “for some reason something issued from Man seems destined to endure even though the universe as a whole will perish.” Moved by Freud's reply, Marie Bonaparte says to him “what you are saying is beautiful, but sad!” upon which Freud answered: “*Why sad? Such is life. It is precisely its eternal beginning anew that renders it so beautiful.*”<sup>23</sup> ”

In these remarks Freud was merely extrapolating his own ideas on futility, on the *vergänglichheit* already referred to by Claude Rabant and Claire Gillie.

However what I want to emphasize in this dialog is how this question is taken up from another of its aspects: the challenge is the viscosity of the libido: if the objects from the past to which we are so attached were to never perish, then the libido would never be free and nothing new would exist for the subject.

The disappearance of objects is necessary in order for the libido to be freed to invest in other ones, to invent other ones we might say. The challenge for analysis would thus be to enable the patient to detach himself from objects in the past and begin anew. Otherwise put, one culls the instant of creativity from a loss whose investment has been withdrawn. This reminds us of

---

<sup>23</sup> Discussion related by Marie Bonaparte in an article entitled: “Two Thinkers Before the Abyss,” *Revue Francaise de la Psychanalyse*, PUF, No. 3, July/September, 1955.

a very simple phrase Lacan stated in Lyon in 1967: "Psychoanalysis," he said at that time, "is a chance to start out again."<sup>24</sup>

And yet here as well, the method accompanies the aim: starting anew with each patient, but also betting on the discourse he articulates in every session. Furthermore, going back to do another spate of analysis with this or that analyst does not commit one to resaying the same things. Some of you may know that for several years I have been engaging in a practice involving the therapeutic treatment of psychoses with the help of several institutions, and in such practice the question of a beginning that is renewed several times over is crucial. In analysis there is an ethics of the beginning whose true task is to break with the idea of fate, the one which the death drive so clearly effectuates.

But isn't this once more congruent with analytic technique?

What may therefore be definitively verified in this movement of essentialization between an opening to the other, the welcoming of the unexpected, the introjection of a void for the purposes of creativity, and a love of beginnings, is a synergy that analytic technique conveys within itself. The analyst is charged with gaging its effects, and its music.

**5** All too quickly, my final point concerns the question of politics. Psychoanalysis is political not intentionally, but due to its consequences: subverting the notion of the subject, lifting inhibitions against ideas, making use of inadequation and incompleteness, all necessarily have effects, socially speaking. How on earth could it be otherwise? And yet our world is constantly changing. As the economists put it something is being striven for. That is all well and good, but when the modern master prohibits any detour from this, sets out a straight line of performance, is his discourse not working to efface the equivocal? Is the future not, as our colleague Annick Galbiati has pointed out, one that favors the production of a society dominated by norms, objectivation, adequation and "individuals"? Eradication of symptoms taken as targets, multiplication of dossiers and video cameras, monitoring of public opinion, security state politics, the empire of assessment: straightforward reality means it sticks to the signifier. No more question of metonymies, metaphors or dreams: language (*la langue*) is henceforth, as Rabelais put it, frozen: it is a "Newspeak," and everyone must henceforth be transparent, and conscious of being so. Foucault was right on the mark with his definition of "panopticism."

I believe analysts must not remain indifferent to these profound changes, because they are generating unprecedented blind spots and prohibited ideas. Today, psychoanalysis is the antidote for modernity. It does not seek to go backwards, but it does enable a parrying, a resistance, a releasing of traps, it does reconstruct the symptom there where it is founded. I for one do not hesitate to call upon a certain form of psychosis, when the principle of precaution assumes such proportions and takes such distance from the unexpected, when transparency built upon rhetoric is countering the origami of psychical life to such an extent. In the end, such a multiplication of norms and protocols favoring an anonymous knowledge (*savoir*) is the absolute flip-side of this love for beginnings that so characterizes analysis, and its reappropriation of the knowledge that we are seeking for the analyzand.

Gaging the extent of that which is incarcerating the subject today is an absolute imperative shared by our cartel, and is indeed that which we might hope for from the analyst!

30-January-2010

---

<sup>24</sup> J. Lacan: 1967 lecture in Lyon entitled "Place, Origin and End of my Teaching," in *Mon Enseignement*, Seuil, p. 56.

# ADHERIR A LO POLITICO

*In fine*

*Guy Dana*

El punto crucial de la pregunta que quisiera formular, aquello sobre lo cual por mi parte quisiera insistir, es que el análisis es una travesía tanto de transferencia como de lenguaje, que supone un movimiento orientado hacia un esencialismo.

Si conservamos este hilo conductor de la esencialización hacia lo que se llama en matemáticas los números primos, entonces varias cosas pueden enumerarse que van en la misma dirección.

1 Aquello que puede esperarse del análisis es desprenderse de una *fidelidad* inconsiderada, una subversión de los significantes ligados al Otro. Inconsiderada quiere decir que hasta ahora no ha sido interrogada; es necesario entonces, desde cierto punto de vista, *traicionarse*, para poder conquistar esta libertad particular al análisis que es sin medida común, y que es ante todo una libertad de pensar.

Dicho de otra manera, es tornarse un poco más decididamente hacia los otros, con el fin de escuchar aquello que él o ella dice, estar con... En torno a este objetivo, tan fácil como puede parecer, ¿podemos entonces evocar una presencia inédita del otro? Esto es, en efecto, lo que debería esperarse.

El neurótico es el atolondrado (*étourdit*), el olvidadizo, aquel o aquella que no escucha, siempre volando en sus pensamientos, cautivo en lo imaginario, y es a ese título que puede esperar del análisis una reducción de lo imaginario, de todo aquello que es falsamente totalizante. Puede esperar igualmente que la pregunta por el falo, clásica piedra angular de la clínica analítica, ya no se conjugue con el verbo ser, sino con el verbo tener. La utilización que yo hago del término Esencializar está orientada en ese sentido.

Para aproximarse a este movimiento demostrable en el trabajo que llevamos a cabo con los neuróticos, no resulta inútil confrontarlo con lo que sucede en la psicosis, en donde al contrario hay un exceso de lucidez, un exceso de presencia o de proximidad; la psicosis emploma, hasta tal punto que la intención aquí sería más bien de distraer, de aligerar, de distanciarse, tarea que como se sabe, es delicada. Allí dónde, con nuestros pacientes psicóticos se trata de cerrar, de construir lo íntimo, de ganar en silencio o en enigma soportable, con las neurosis hay un movimiento de un cierto modo inverso que hay que conducir para acercarse a las cosas y a la gente.

*Cuanto mejor será analizado, dice Lacan, más será posible que él esté francamente enamorado o francamente en estado de aversión, de repulsión sobre los modos más elementales de las relaciones entre los cuerpos, con respecto al de su partenaire<sup>25</sup>.*

Comentario que a mi parecer, ilustra perfectamente este movimiento hacia una esencialización.

Aquello que comporta el calificativo "*francamente*", es un aquí y ahora plenamente asumido, un compromiso, en la medida de lo posible lejos de las tergiversaciones de la neurosis, y que

<sup>25</sup>

J.Lacan : Séminaire VIII Le Transfert, séance du 8 mars 1961 SEUIL, p, 220

reenvía a un cierto tipo de vértigo retroactivo con respecto a la idea de que *in fine*, el Otro no existe<sup>26</sup> ! Me parece que esto solo puede comprenderse retroactivamente, por la gracia del futuro anterior, allí dónde anteriormente la neurosis de transferencia había tomado en cierto modo su espacio de acción. Dicho de otro modo, el Otro existe sólo porque la situación de transferencia lo había hecho existir. La fórmula de Lacan: *la transferencia es la puesta en acto del inconsciente* es en este sentido, luminosa en cuanto a un “Más allá”. Cuando la transferencia cae, cuando la pregnancia del Otro fracasa, entonces debería ser posible que una relación más inmediata y más verdadera vea la luz.

2 Esto supone que el analista sea más fuerte que el síntoma, lo cual concierne nuestro segundo punto de esencialización, ya que “más fuerte que el síntoma” quiere decir que el analista no lo tiene por objetivo. “Mas fuerte” quiere decir no responder en la adecuación, descentrar de tal manera que, como lo afirma Freud, la curación se obtenga como beneficio anexo<sup>27</sup>.

Podemos aquí contabilizar el método: el análisis no trabaja frontalmente con los síntomas; su intención, en ciertos aspectos, los sobrepasa, va más allá, cosa que Freud va a traducir en una nota al pie de página del *Yo y el Ello*, y que fue comentada en este cartel, en particular por Silvia Benzaquen: *la tarea del análisis no es hacer imposibles las reacciones mórbidas, sino ofrecer al Yo del enfermo la libertad de decidirse por esto o por aquello*<sup>28</sup>. Es decir que el gesto del analista apunta a lo que se puede decidir en un espacio conquistado en el Otro y esto, antes de toda decisión.

Sobre este punto Lacan es próximo al espíritu de Freud, cuando dice que *el fin del análisis no consiste en liberarse de sus síntomas; el análisis consiste en poder saber por qué se está embrollado*<sup>29</sup>. Y con este término “embrollado”, podemos recordar lo que Freud le escribía a Lou Andreas-Salomé en una carta de 1915 / *Lo que me interesa, escribe Freud, es la separación y la organización de lo que de otro modo se perdería en una papilla originaria.*<sup>30</sup>

Una vez más se hace palpable una intención de clarificación, de simplificación. Se trata de Esencializar, de vencer sobre el caos, sobre la confusión y sobre todo de ganar en espacio, hacer valer el *stabitat* como dice Lacan.

El análisis logra considerar dos pesos y dos medidas: frente a este trabajo de esencialización el síntoma es de un cierto modo empujado a desplazarse, *a ir a la búsqueda de un hábitat a pesar de la privación de toda residencia*, según la bella fórmula del filósofo, Samuel Trigano<sup>31</sup>.

A largo plazo, es el goce que se anuda lo que se encuentra en posición de “tablas”, como en el juego de ajedrez. Es por eso que hay que tomar en serio lo que dice Freud cuando afirma que la curación se da como beneficio anexo; lo esencial está en otro lugar, como si el método mismo jugara su partida dejando su rastro, en cierto modo, para orientar hacia la curación sin buscarla.

---

<sup>26</sup> J. Lacan : Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits, SEUIL, p, 826

<sup>27</sup> S. Freud : *Psychanalyse et théorie de la libido*, in Résultats, idées, problèmes, tome II P.U.F. p, 69

<sup>28</sup> S. Freud : *Le Moi et le Ça* in Essais de Psychanalyse PAYOT, p, 294

<sup>29</sup> J.Lacan : Livre XXV *Le moment de conclure*, séance du 10 janvier 1978 (non publié)

<sup>30</sup> Lou Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Gallimard, 1970, p122-123 :

<sup>31</sup> Samuel Trigano *Le temps de l'exil*, PAYOT, p, 32

**3** En el fondo una pregunta insiste, pregunta que redobla la que nos habíamos formulado inicialmente: ¿ aquello que puede esperarse de un psicoanálisis no es acaso congruente no solamente con el método sino que podemos decir, con la técnica analítica misma, particularmente con lo que aporta la regla fundamental? Por lo menos, este fondo doble de la técnica debe servirnos de apoyo.

Además, hay en Freud una intimidad entre su trabajo de investigador y las especulaciones de las que el hombre Freud no dejó de dar testimonio en circunstancias diversas. Seleccionando dos de sus propósitos en donde investigación, aplicaciones y especulaciones personales son vinculadas, nos encontramos con aquello en lo que Freud piensa y lo que pudo teorizar secundariamente. Estos propósitos se encuentran en su correspondencia o en las curas cuyos analizantes publicaron más tarde los detalles. Son elementos preciosos sobre las finalidades del análisis, sobre lo que puede esperarse:

*Cuando me instalo en mi consultorio, dice Freud, siempre me pregunto quién va a llegar y es esto lo que me empuja irresistiblemente a trabajar*<sup>32</sup>

En este comentario observamos en Freud su gusto por la contingencia, por el evento psíquico imprevisible, por todo aquello que surge y que hace evento.

A ese título, estaríamos tentados a sugerir que la regla fundamental se soporta del principio que consiste a acoger las ideas incidentes sobre el mismo principio de la contingencia: tanto la más anodina como la más sensible. Entonces hay en esta acogida (*accueil*), de una idea a la otra, de una sesión a la otra, un trabajo de fondo que se efectúa, un trabajo de erosión y que no es un logro menor de la experiencia.

¿ Podemos acaso sostener que a término, lo que se espera de un psicoanálisis modifica profundamente la relación con lo inesperado, una relación devenida menos defensiva, dando lugar a una vacuidad auto-suficiente, en suma, liberada de la tendencia que busca adornar, colmar ?

Aquí la relación más pacífica con lo inesperado soporta también el enigma, y la parada ya no es exclusivamente fálica.

Las psicosis que no se acomodan a ninguna vacuidad y que, es necesario evocarlos, soportan bastante mal la regla fundamental, al contrario dan testimonio de una incapacidad para elaborar lo inesperado, colman y suplen a través de las voces, el delirio, y como siempre, permiten, a partir de los impasses encontrados, aproximarse un poco a las neurosis.

En suma, esta disponibilidad a lo que viene sin sospecha precedente, sin connotar u orientar el signo del advenimiento de un sentido por añadidura, podría ser uno de los logros de la esperanza analítica, al menos en la cura de una neurosis, y esto, en gran parte ligado directamente a la asociación libre. El análisis funciona al inverso de la proyección, reorganiza la causalidad, hace callar la queja sustrayendo poco a poco todo argumento de goce. Inmediatamente esta causalidad desconstruye todo perseguidor. En definitiva se trata de un movimiento de esencialización que libera la libido a beneficio de nuevas investiduras.

Otro punto ligado a la regla fundamental y a la asociación libre, merita ser evocado. Esta vez, la cuestión de la vacuidad no esta del lado de la acogida (*accueil*), sino que la vacuidad es introyectada.

La preocupación constante de Freud es el espacio de elaboración. Siempre busca respetar el espacio entre las palabras tanto como las palabras mismas, y de este modo hace valer una

---

<sup>32</sup> Propos rapports par H.KNEPFMACHER, *Freud and the B'nai B'rith*, in Journal American psychoanalytic association

vacuidad, un vacío del que podemos decir que es tanto límite de discurso como espacio de creación. Este real, -podemos llamarlo así-, no se trata solamente de desenmascararlo, según la fórmula de Serge Leclair. Me parece que uno de los aspectos cruciales del análisis es lograr introyectarlo para hacerlo creativo. Es a ese título que la experiencia analítica se constituye igualmente en travesía del lenguaje, travesía de aquello que se produce a partir del lenguaje en donde la pareja que constituyen espacio y lenguaje, real y simbólico, esta en constante trabajo. *Es necesario tener en cuenta no entrar en disputa con el inconsciente, con respecto a su posición dirigente en la instauración de la coherencia, dice Freud<sup>33</sup>, o aun más, cuando el paciente esta en pleno trabajo de elaboración, es preferible no hacer intrusión con sus propias interpretaciones o intervenciones, so pena de suscitar un temor que será definitivo<sup>34</sup>.*

¿ Que significa esto ? Significa que la vida psíquica es asociativa. Significa también que el análisis abre (*ouvre*) la lengua, la despliega, gana de una idea a la otra, permite extensiones inéditas, aporta al analizante una forma de regocijo que no deja de producir efectos sobre sus propios hallazgos, y que se trata de esperar que él se re-apropie de un saber. ¿Como? Pues bien, por el genio de la lengua, a través del equivoco, de la extensión poética, o banalmente por el lapsus. Es aquí en donde se distingue el análisis de todo otro método en donde inversamente el saber viene del exterior; experiencia inédita de reverso, con la condición de que el analista la conduzca con tacto.

Si pero, ¿ como funciona el tiempo para comprender ?

En el pequeño discurso en donde Lacan se dirige a los psiquiatras, el término precariedad es evocado con bastante recurrencia, y lo que Lacan quiere decir con ese término que insiste es que la cuestión del sujeto, sujeto que se delega en los significantes que lo representan, es para el analizante un espacio fugaz que abre al entendimiento; este espacio es eventualmente puntuado por el analista. Lo que hay que esperar es que el analizante pueda re-apropiarse de este saber precario puesto que es aquello que conduce el análisis y motiva su progreso. Inversamente y como en los contrarios recíprocos, el análisis encuentra el espacio para pensar las cuestiones del final gracias a la infinitud. Puesto que paradójicamente es a partir de lo que se anuncia como infinitud en el sentido de una resistencia insuperable, -particularmente la cuestión del temor a la feminización en el hombre y del penis-neid en la mujer-, que una solución puede ser elaborada.

**4** Otra reflexión de Freud va prolongar la primera reflexión sobre lo inesperado, guardando un lazo con este movimiento de esencialización. En un artículo de la revista francesa de psicoanálisis, Marie Bonaparte aporta el comentario de lo que Freud le había dicho en el curso de una sesión de trabajo: « *un día, me dijo, todo muere, tanto el pensamiento humano como el hombre. Una corriente de pensamiento sobrevive 20 o 30 años y luego muere*» yo replicaba, dice Marie Bonaparte, *que desde hace mas de 3.000 años Homero se sigue leyendo. Entonces Homero debería desaparecer! Luego nuestra cultura, la humanidad y la tierra!*

Y Freud imperturbable le respondió: « *por qué razones algo que emana del hombre debería durar cuando el universo entero perece.* Interpelada por la respuesta de Freud, Marie

---

<sup>33</sup> S ; Freud : *Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse* in La technique psychanalytique, P.U.F. p, 68

<sup>34</sup> S. Freud : *Sur l'engagement du traitement* in La technique psychanalytique, P.U.F. p, 125

Bonaparte contesta: « ¿por qué triste?, es la vida! Es justamente su eterno recomienzo lo que hace que la vida sea tan bella..»<sup>35</sup>

Freud prolonga aquí sus ideas sobre la caducidad, sobre la *verganglichkeit* evocada por Claude Rabant y Claire Gillie.

Pero en este dialogo, la pregunta es tomada a partir de otro borde y es justamente lo que quisiera subrayar, a saber; el aspecto fundamental concierne la viscosidad de la libido: si los objetos del pasado a los cuales estamos tan aferrados no murieran, la libido jamas seria libre, y para el sujeto no existiría nada nuevo.

La desaparición de los objetos es necesaria, esto con el fin de que la libido libre pueda investir otros, e invente, por decirlo así, otros objetos. Lo esencial de un análisis sería de este modo permitir al paciente separarse de los objetos del pasado y recomenzar. Dicho de otro modo, se cultiva el instante de la creación a partir de la pérdida desinvertida. Esto hace eco a una simple frase de Lacan enunciada en Lyon en 1967: *El psicoanálisis*, decía en ese entonces, *es una oportunidad de recomenzar*<sup>36</sup>

Entonces una vez mas, el método invierte el final: recomenzar con cada paciente, pero también apostarle a su enunciación en cada sesión. Además recomenzar un fragmento de análisis con tal o cual analista no compromete la misma narración. Algunos de los presentes probablemente saben que yo pongo en practica desde hace años una terapéutica de las psicosis con el concurso de múltiples lugares, en donde la pregunta por el comienzo, renovada en múltiples ocasiones, es central. En el análisis hay una ética del comienzo en donde el verdadero punto crucial es romper con el pensamiento del destino, aquel que la pulsión de muerte tiene por supuesto en tan alta estima.

Pero una vez más, ¿ no es esto congruente con la técnica analítica ?

En definitiva, en este movimiento de esencialización que hay entre el compromiso hacia el otro se verifica la acogida de lo inesperado, la introyección de un vacío con fines creativos y el amor de los comienzos; una sinergia que la técnica analítica porta en si misma. Depende del analista medir sus efectos y su música.

**5** Voy a abordar mi ultimo punto, muy rápidamente, demasiado rápidamente, es la cuestión de lo político. El psicoanálisis es político no en intención sino en sus consecuencias: subvertir la noción de sujeto, hacer ceder las prohibiciones del pensamiento; poner en juego la inadecuación como la incompletud comporta efectos desde el punto de vista social. ¿ Como diablos podría ser diferente ? Nuestro mundo está en profunda mutación; algo se busca, dicen los economistas. Muy bien, pero cuando el amo moderno prohíbe la oposición, esto fija la línea a seguir de una cierta eficacia, su discurso tendería a abolir el equívoco, es la perspectiva para producir una sociedad en donde solo prevalece la norma, la objetivación, la adecuación, o aun más, los individuos como nos lo recuerda Annick Galbiati. Erradicación de síntomas tomado como objetivo, multiplicación de archivos y de cámaras, vigilancia de la opinión, política de seguridad, imperio de la evaluación: La realidad en plena cara quiere decir que ésta realidad está adherida al significante. Ya no se trataría más de metonimias, de metáforas, de sueños, la lengua es, desde entonces, como lo decía Rabelais, congelada: es una *novlengua*, y cada uno debe ser transparente y consciente de serlo. Foucault no se equivocaba con su definición de *panoptismo*.

---

<sup>35</sup> Propos rapportés par Marie Bonaparte dans un article intitulé : Deux penseurs devant l'abîme, Revue Française de psychanalyse, P.U.F. No 3 juillet/ septembre 1955

<sup>36</sup> J.Lacan : Conférence à Lyon, 1967 Place, origine et fin de mon enseignement, in Mon enseignement, SEUIL, p, 56

Yo creo que los analistas no pueden quedarse indiferentes a esas profundas mutaciones ya que generan puntos ciegos y prohibiciones del pensamiento que no tienen precedentes. El análisis hoy, es el antídoto de la modernidad.

No busca propiamente el retorno al pasado pero permite la esquivas, la resistencia, desmonta trampas, reconstruye el síntoma allí donde este se funda. No dudo al evocar una forma de psicosis cuando el principio de precaución toma tales proporciones y toma tal distancia de lo inesperado; en cuanto que la transparencia erigida en retórica se dirige hacia ese punto de encuentro con el origami de la vida psíquica; en fin, la multiplicación de normas y de protocolos que hacen plegarse a un saber anónimo, es el reverso absoluto de ese amor de los comienzos que caracteriza el análisis, y de esta re-apropiación del saber que buscamos para el analizante.

Tomar la medida de lo que hoy produce un encarcelamiento del sujeto es un imperativo absoluto, compartido de manera general por los miembros de nuestro cartel, y esto es justamente aquello que se puede esperar del analista!!

Le 30/01/2010

*\* Texto traducido del francés por Francisco Rengifo.*